



*Les aventures et découvertes
d'un petit garçon...*

**Les beaux textes
choisis par Loulou**

LE PILOTE DANS

LA TEMPÊTE.



Joseph KESSEL
(Vent de sable)
mise en forme Christian Raiteux



L'auteur se trouve à bord d'un avion postal qui fait le service Toulouse – Dakar par Casablanca, le cap Juby et Villa Cisneros. Au cours de cette dernière étape, soit 600 km environ, l'avion survole la côte désertique du Rio – de – Oro espagnol, ou tout pilote contraint d'atterrir se voit immédiatement cerné par quelques bandes de maures rebelles qui cherchent à le capturer pour en obtenir une rançon.

Le pilote que Monsieur Kessel surnomme familièrement Mimile s'appelait Émile Lécrivain. Comme tant de ses magnifiques camarades de l'air, il a trouvé la mort dans l'accomplissement modeste de son devoir, englouti quelque part dans l'Atlantique, sur cette ligne qu'il avait eu le redoutable honneur d'inaugurer en 1925.

Un sentiment de vivre fraîcheur me fit relever machinalement le col de mon chandail.

« Nous devons être assez haut » pensai-je, et je me perchais vers le sol pour mesurer approximativement la distance qui nous en séparé.

Or, la terre avait complètement disparu, et l'eau également. Mon regard fut bloqué, très près de l'avion, par un nouvel élément que je ne pus tout d'abord redéfinir. Nous sur de Lyon, en effet, une étendue à la fois dense et floue, impénétrable, plate comme un métal usé. Elle n'avait rien de commun avec ses mers de nuages que j'avais souvent traversées dans les airs et que la lumière, suivant l'heure, transforme merveilleusement en chaînes neigeuses, en cascades de corail ou en blocs de feu. La matière que j'apercevais cette fois étalée sous notre fuselage, à l'infini, était d'une couleur neutre, et d'un grain si serré que l'ombre de notre appareil s'y posait avec une précision extrême. On eût dit qu'une plaine idéale s'était soudain composée entre le sol et nous.

J'attendis une halte dans le travail de Pourchas et lui fit signe de regarder cette étrange surface. Il jeta un coup d'œil sur elle et me cria
– le sable...

Nulle inquiétude ne vint pourtant... L'altitude où nous étions donnait une fraîcheur délicieuse. Le soleil semblait plus neuf et plus beau. Le moteur bruissait sur un rythme sans défaillance. Mimile consultait ses appareils de bord, essuyait méticuleusement son pare-brise. Tout cela composait un sentiment de profonde sérénité...

Fut-ce l'effet d'un geste plus brusque de Mimile, d'une expression nouvelle sur le visage de Pourchas ou de la tension lentement accumulée dans les nerfs de tous les hommes que portait l'avion, je ne saurais le dire, mais j'eus tout à coup une impression très sûre de danger. Pourtant nous glissions sans heurt dans un air frais et lisse... instinctivement, je regardais ma montre. Il était quatre heures.

Alors je saisis la raison jusque-là inconsciente de mon inquiétude. Nous aurions dû survoler Villa Cisneros ou du moins apercevoir le dessin de sa presque-île. Or, sur tout le champ immense de notre horizon, il n'y avait que la nappe fuligineuse, plate et neutre, du sable que déporté à perte de vue le vent du désert. Depuis trois heures, nous avions navigué sans un point de repère, avec une dérive inconnue. Où étions-

nous ? Déporté en quelle mer ? Chasser sur le Rio-de -Oro ?...

À ce moment, derrière moi du coffre à courrier, surgirent les visages d'Amet et Serre. Ils n'avaient pas de pare-brise pour les protéger. Le vent forcené de l'hélice, qui balayait le fuselage, gonflait leurs joues, tordait leurs bouches. Malgré cela, je pus lire un souci pareil au mien sur leurs traits déformés. Mimile se tourna un instant vers nous. Lui au contraire avait la figure amincie, des lèvres serrées, dures, une expression de combat... Il allait chercher la terre, où la mer, pour savoir.

L'avion piqua brusquement. Je vis monter vers nous le sable flottant... Une haleine suffocante dessécha ma gorge, une sorte de grêle minuscule me brûla la peau, et la clarté qui nous enveloppa fut jaune, sulfureuse, décomposée et filtrante, sous-marine et souterraine à la fois. Nous étions entrés dans la couche ardente, qui est des heures et des heures auparavant, s'était élevé du Rio de Oro... Cependant, nous descendions toujours, et c'était la même prison obscure, torride et poudroyante. Soudain, il s'y mêla une teinte verdâtre et quelques mèches blanches. Encore un glissement et, si près qu'elle me

sembla à mes pieds, parut une houle glauque crêtée d'écume. Nous étions perdus en mer...

Mimile redressa l'appareil, le mit en ligne de vol et, après un rapide coup d'œil sur sa boussole, vira sèchement. Il piquait plein est, car il fallait à tout prix retrouver le rivage, seul guide dans cette obscure immensité. Les vagues nous poursuivaient, sinistres, hérissées. Nous en étions si près que leur bruit couvrait parfois celui du moteur. Alors une sensation de catastrophes l'enveloppa, car, s'il se taisait, lui, le cœur infatigable et fidèle, nous étions, perdus sans rémission...

Je ne fut plus qu'un regard tendu droit devant nous, vers l'est. Vers la côte... Il me semblait que tout mon désir de vivre était concentré dans mes yeux... Il me fallait regarder, appeler, attirer la côte ; sinon pas de salut. Je n'étais plus un individu, je faisais parti de l'avion, je l'ai aidé à vivre, à combattre.

Et la côte vint.

Elle fut soudain devant nous, effroyablement proche, comme une muraille sur laquelle nous allions nous écraser. À mon tressaillement intérieur, celui de l'avion répondit. Il vibra tout

entier de l'effort que lui demanda Mimile en le cabrant d'abord, puis en le couchant sur une aile pour éviter le choc.... Alors, se dessina une manœuvre épuisante. Pour reconnaître sa route, Mimile poussait l'appareil vers le rivage, mais dès qu'il apercevait nous en étions déjà si près qu'il lui fallait détourner l'avion, le replonger dans la brume sans forme, voler quelques instants en aveugle, revenir à la côte, retourner au chaos, rechercher les brisants, les reprendre. Ce mouvement de va-et-vient, monotone et sans cesse rompu, tenait des songes pesants. Tout d'ailleurs autour de nous en avait la couleur et la ligne...

Aspiré vers la mer, rejeté en l'air, l'avion craquait de toutes ses attaches. Au choc que succédaient les chutes. Plus d'une fois les bouts des plans plièrent sous la force de l'assaut. Et nous crûmes tous que la fin venait. Quand, instinctivement, je me retournais pour voir si derrière moi rien n'avait lâché, j'apercevais, posées au ras du fuselage, flagellées, boursouflées par le vent et comme tranchées, les têtes d'Amet et de Serre, qui, malgré la danse tragique, voulaient comme moi ne pas perdre des yeux un instant le combat désespéré que livrait l'avion.

L'avion et Mimile.

ce fut alors que je le vis dans toute sa grandeur. Arraché de son siège par les coups de bélier, arc-bouté sur les pédales et le volant, il travaillait de tous ses muscles, de toute son intelligence, de toute son intuition. Je ne sais pas quel sens il dominait à l'avance les rafales et les prévenait, amortissait leur chocs... Ses gestes soulageaient l'appareil, économisaient le souffle du moteur. Il lui fallait à la fois éviter les remous, suivre et fuir les falaises, raser les flots et s'y dérober, pousser l'avion et le ménager. Malgré ces tâches multiples et contraires, il réussissait encore, à intervalles réguliers, avec le chiffon préparé par lui à cet effet, a essuyé son pare-brise. Jamais geste méthodique et presque maniaque ne m'a fait autant de plaisir que celui-ci. Dans ce déferlement de poudre ardente, d'écume folle et de spirales meurtrières, il ramenait la méthode et l'ordre...

Soudain il tourna vers nous un sourire crispé par l'effort et terni par le sable. Une grande paix fut en même temps sur moi. Ce Sourire exténué annonçait la victoire.

quelques secondes après, mes yeux, moins exercé que ceux de Mimile, distinguaient à leur

tour, au bout d'un promontoire noyé de brouillard
jaune, les lignes blêmes d'un bâtiment : Villa
Cisneros